

Paul CARNET-PANTIEZ

LES HÉRITIERS
DES GRANDES BRÛLURES

SCIENCES
CONNAISSANCE
HUMANITÉ
DEMAIN

Paul CARNET-PANTIEZ

LES HÉRITIERS
DES GRANDES BRÛLURES

SCIENCES
CONNAISSANCE
HUMANITÉ
DEMAIN

Paul CARNET-PANTIEZ

LES HÉRITIERS
DES GRANDES BRÛLURES

SCIENCES
CONNAISSANCE
HUMANITÉ
DEMAIN

Paul Carnet-Pantiez

Les Héritiers des grandes brûlures

© Paul Carnet-Pantiez, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1736-3

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Depuis longtemps déjà la montagne de verre
Croyait tenir captifs les souffles de la terre ;
Mais l'arbre enseveli sous les siècles obscurs
Levait dans le silence un front contre les murs.
Hubert-Tadéo Félizé – 2029*

On trouvera, à la fin des chapitres et non en tête, les notes d'un certain Hubert-Tadéo Félizé – sauf les quatre vers ci-dessus, qui sont là avant tout le reste et qui n'expliquent rien. Ce n'est pas indifférent : un homme qui met onze ans à comprendre ce qu'il a vu ne peut pas servir d'avertissement. Il ne peut que répondre. On me demandera s'il a existé. Je répondrai ce que m'a répondu un archiviste à qui je demandais un jour si un fonds existait : non – puis, après un temps : cherchez par vous-même. On cherchera peut-être quelque chose de plus petit. Il y a dans ce livre un nombre qui revient plus souvent que le hasard ne l'autorise. Je ne dirai pas lequel.

ACTE I
La fougère

Onze chapitres

CHAPITRE I

La fougère

La fougère avait poussé vers lui.

Depuis des heures, Hectorien tournait en rond, cherchant un autre mot, n'importe lequel : contamination, erreur de mesure, une explication rassurante. Il avait noirci des pages de calculs, repris tous les relevés, vérifié chaque horodatage. Rien.

Plus il creusait dans ses recherches, plus la ville se refermait derrière lui.

Pourtant le fait était là, énorme, idiot, et contrôlé quatre fois. En moins d'un jour, une fougère parfaitement banale avait développé des structures cellulaires que personne, ni à la Sorbonne ni ailleurs, n'avait jamais vues. Ces changements n'avaient rien d'aléatoire. Ils étaient dirigés. La plante savait où il s'était tenu pendant la dernière observation.

Il avait tout recommencé, plusieurs fois même. Avec cette espèce d'entêtement désespéré que les scientifiques ont quand ils veulent à tout prix que les chiffres leur disent qu'ils se sont trompés. Mais non. Les chiffres restaient les mêmes, avec cette vérité déconcertante.

Alors seulement, Hectorien dut avouer ce qu'il redoutait depuis le début : « Et si... et s'il n'y avait pas d'erreur ? »

Il traversait Paris sous la verrière protectrice, un cylindre de cuir serré contre la poitrine. Les spores étaient dedans. Il n'avait pas osé les laisser au laboratoire.

La pensée continuait de croître en lui, avec l'obstination d'une racine sous une dalle.

Et si l'erreur n'était pas dans les calculs ? Et si c'était lui, la variable ?

En deux mille soixante-dix-neuf, il n'avait pas encore atteint la trentaine, mais il dégageait déjà cette austérité un peu rigide des hommes qui ont été élevés au milieu des livres. Des traits délicats et rigoureux ; seules ses prunelles gris métallique, sans cesse en mouvement, trahissaient ce que le reste du visage s'employait à dissimuler. Authentique Parisien, il aimait, avant de rejoindre la Sorbonne, se donner le temps des rues. Il marchait, et il levait les yeux – vieille habitude, vieil espoir : contempler le jour sans interruption entre le ciel et lui ; respirer un air sans aucune turbine artificielle. Mais Paris n'avait plus vu l'azur depuis un demi-siècle.

Une immense voûte translucide recouvrait la ville, plaques de verre fumé serties dans un squelette de métal et de cuivre ; et quand le soleil parvenait à

percer, la lumière se brisait en halos verdâtres et ambrés qui glissaient avec lenteur sur les façades, comme une eau insalubre épousant les pierres tombales. Le rapport de salubrité de 2061 la classait « lumière résiduelle, sans effet documenté sur la santé ». Il ne disait rien de l'autre effet.

Les anciens racontaient qu'autrefois les nuages voyageaient sans entrave au-dessus des édifices.

Enfant, Hectorien passait des heures dans les bibliothèques publiques, penché sur les gravures du monde d'avant – ces cieux immenses traversés de vrais nuages, ces couchers de soleil flamboyants, ces constellations que les générations suivantes avaient accepté d'abandonner en échange de leur survie. Chaque image éveillait en lui la nostalgie d'un monde qu'il n'avait jamais connu, et une part de lui se refusait encore d'admettre que l'humanité eût pu, volontairement, renoncer au ciel.

Au fil des années, cette absence s'était progressivement transformée en une douleur personnelle, une obsession qui le hantait sans en deviner la véritable nature.

Car un demi-siècle plus tôt, le monde avait brûlé. Les registres officiels, avec cette pudeur administrative qui embaume les catastrophes, avaient consigné l'événement sous le nom de Grandes Combustions ; le peuple, lui, qui avait vu les fours et senti la chair, disait à voix basse les Grandes Brûlures – et nul ne prononçait jamais ces mots sans baisser les yeux. Quant à la peste solaire, elle n'était pas la catastrophe elle-même : elle en fut la fille, le fléau sanitaire qui suivit les brasiers comme les mouches suivent les charniers, et qui emplit des années durant les centres de quarantaine. Trois noms pour une même plaie : l'officiel, le murmuré, le médical. Paris vivait sous verre pour n'avoir plus à en prononcer aucun.

Désormais, les nuages appartenaient aux machines qui les recrachaient en bouffées. Il suffisait de lever la tête pour s'en convaincre : sous la coupole, d'énormes turbines à condensation soupiraient sans fin, lâchant à intervalles réguliers leurs panaches de vapeur blanche entre les toits d'ardoise. On les appelait les poumons de la capitale, et personne ne trouvait le mot exagéré. Hectorien ne les remarquait même plus. Personne ne les remarquait.

Paris respirait par le fer.

Le cuivre courant le long des façades haussmanniennes, le sifflement des soupapes à chaque carrefour, les cadrans greffés jusque sur les réverbères – tout cela, il le portait en lui. Et tout cela l'accompagnait tels les bruits de sa propre maison : sans les entendre. Jusqu'au jour où ils se figent en lui.

Le ciel pouvait attendre. Il avait vingt-six ans et rien, jusque-là, ne l'avait occupé comme cette fougère – une fougère, oui, il en avait bien conscience du ridicule.

Une lampe à vapeur vacilla au-dessus de lui, puis une autre, une troisième, et cet effet se propagea le long des passerelles comme une onde silencieuse remontant les voies lumineuses de la ville. Les halos de lumière ambrée s'atténuaient, les façades gagnaient en obscurité, les ombres s'étendaient, et Paris suspendait son souffle.

Hectorien remarqua qu'il avait instinctivement serré les bras autour du tube de cuir.

Près d'un kiosque à journaux, un jeune garçon suivait du menton les passerelles, puis les immeubles voisins.

— Papa... T'as vu ?

L'homme jeta un regard bref aux édifices condamnés, dont les vitres souillées laissaient parfois deviner des silhouettes. Son visage se referma.

— Avance. Ne regarde pas ça.

Le gamin obéit, mais tourna la tête une dernière fois.

— Mais...

— Avance.

L'enfant serra un peu plus fort la main de son père. Hectorien reprit son chemin. Il connaissait ces moments, tout le monde les connaissait. Ils faisaient partie du quotidien, au même titre que les fumées, les machines et les silences de Paris. C'était la première fois qu'un de ces moments le surprenait avec, serrées contre lui, des spores qui poussaient vers les êtres humains.

Rue des Écoles, un omnibus à vapeur passa dans un vrombissement de chaudière, projetant une pluie noirâtre sur les pavés. Hectorien s'écarta du même geste que tout le monde, sans y réfléchir. Des employés du ministère Thermodynamique traversaient la chaussée à grandes enjambées – vêtus de manteaux goudronnés et de masques de cuir noir. La cité retrouvait son rythme habituel.

Rien, sauf les regards. Hectorien le remarqua parce qu'il faisait de même : les yeux revenaient, toujours, vers les bâtiments condamnés : derrière les vitres souillées, on croyait deviner des silhouettes immobiles, les générations disparues qui regardaient encore la ville qu'elles avaient quittée un demi-siècle plus tôt. Plus loin, des enfants poursuivaient en riant un automate-jouet qui sifflotait un air populaire. Il fila vers une ruelle obscure. Aucun des enfants ne le suivit. Même en riant, même à cet âge, on savait.

De sa mère, il ne conservait que des portions d'images. Quelques fragments aussi : une voix douce, une odeur de lavande mêlée aux désinfectants, une main posée sur son front pendant les nuits de fièvre.

Elle avait succombé à la peste solaire, alors qu'il venait juste de fêter ses sept ans. Les registres de quarantaine avaient consigné une date, un numéro de secteur, une cause. Il s'en rappelait de manière floue. Les dossiers contenaient des chiffres ; la vérité s'était évaporée avec les défunts.

Durant toutes ces années, Hectorien s'était reproché une pensée qu'il n'avait confiée à personne – pas même aux pages d'un carnet, car il est des aveux que l'encre elle-même refuse. Le matin où l'on avait conduit sa mère vers les centres de quarantaine, l'enfant qu'il était s'était en secret réjoui de rester seul avec ses livres. Sept ans, la joie fugace d'un orphelin en sursis, un soulagement de quelques heures – et toute une vie pour l'expier. Le souvenir revenait certaines nuits, au détour d'un rêve ou d'une insomnie, avec une cruauté que le temps n'émoussait pas ; il se levait alors, s'approchait du miroir de sa chambre, un vieux miroir piqué et fêlé dans un angle, et il y cherchait le visage de l'enfant coupable. Il n'y trouvait qu'un homme fatigué qui lui ressemblait. Une partie de lui espérait toujours un pardon impossible.

Ce souvenir avait le pouvoir d'ébranler les certitudes auxquelles il consacrait sa vie. Il existait des vérités que les archives ne pouvaient pas conserver. Et d'autres, peut-être, qu'elles avaient choisi d'oublier.

L'air de Paris portait en permanence une odeur dense, stratifiée – la véritable signature de la capitale des Arches ; chaque respiration traversait plusieurs couches d'histoire. D'abord le charbon, consumé dans les entrailles des grandes chaudières urbaines ; puis l'huile chauffée des pistons, le métal humide des passerelles, qui donnait une note glaciale ; et, par vagues irrégulières, les épices des comptoirs aéronautiques, cannelle, poivre, résines exotiques. Mais sous ces fragrances industrielles et marchandes persistait parfois une senteur plus discrète, plus dérangeante. Celle de la chair brûlée.

Les fours de quarantaine avaient beau s'être tus depuis des décennies, personne ne les avait oubliés. Et Paris, sous ses verrières, continuait de respirer ses morts. Chaque fois que ce parfum-là remontait, Hectorien sentait la même tension se nouer dans sa poitrine.

Il pressait le pas sous les verrières embuées du boulevard Sébastopol lorsque le premier sifflement retentit.

Plusieurs passants s'immobilisèrent. Le son montait des conduits inférieurs – des catacombes. Ce n'était ni tout à fait le bruit d'une vapeur sous pression, ni

tout à fait celui d'une créature vivante : une vibration entre la mécanique et l'organique : la plainte d'une bête énorme qu'on saignerait très loin sous la terre.

Un deuxième sifflement. Puis un troisième.

Le premier avait duré quatre secondes ; les registres de la voirie, ce jour-là, n'en consignèrent aucun. À chaque bourdonnement, les plaques de cuivre suspendues aux étals frémissaient imperceptiblement, et les verrières couvertes de condensation vibraient sous une respiration qui provenait des tréfonds – un air si vaste, qui aurait circulé dans les entrailles de Paris.

Sous les arches du marché couvert Saint-Martin, un vieil homme avait suspendu son geste au-dessus d'une montre à gousset. Son regard pâle se troubla derrière les verres épaissis de ses lunettes d'horloger. Les rides de son visage se creusèrent d'un coup, ces sons remontés des profondeurs avaient réveillé des souvenirs qu'aucun homme raisonnable n'aurait souhaité conserver.

— Cela recommence... dit le vieillard.

Personne, autour de lui, ne répondit. Sa voix, d'ordinaire simplement usée, avait pris ce timbre chevrotant, un trémolo âpre, des hommes que la mémoire vient de saisir à la gorge. Hectorien, qui arrivait en vue de l'étal quand le troisième sifflement s'éteignit, le vit immobile, la montre oubliée entre les doigts.

— Bonjour, Georges. Ma montre est-elle enfin prête ?

Georges mit un instant à le reconnaître. Puis ses mains retrouvèrent leurs gestes coutumiers.

— Je viens de clipser le remontoir, monsieur Hectorien. – Il baissa la voix. – Vous avez entendu ?

— Oui. Ça remonte encore des profondeurs.

— Trois fois, dit Georges. Du temps de mon père, c'était une fois l'an, peut-être. Et jamais en plein jour.

Il n'acheva pas sa pensée. Ses yeux glissèrent vers les dalles, entre ses pieds, puis remontèrent très vite.

— Les mystères de Paris, dit Hectorien avec une légèreté qu'il fut le premier à trouver fausse. Combien vous dois-je ?

— Quinze sous, monsieur Hectorien.

Il paya, glissa la montre dans son gousset et reprit d'un pas vif le chemin de la Sorbonne en laissant Georges retourner à ses pensées. Le tic-tac neuf battait contre sa poitrine, régulier, rassurant – un temps d'horloger, un temps qui obéissait encore.

La foule, derrière lui, reprenait déjà sa marche avec cette discipline des